

Poser la question, c'est la résoudre. — En somme, les génies de tous les temps, de toutes les nations, se sont assimilés les chefs-d'œuvre de leurs prédécesseurs, et comme l'humanité va toujours en progressant, on peut dire qu'ils les ont surpassés. — Il y a encore plus à gagner dans le commerce des grands philosophes et des écrivains consacrés de l'Allemagne et de la Grande-Bretagne, pour ne parler que de ceux-là, que dans celui des premiers rhéteurs et des poètes de l'antiquité. — C'était parfait pour leur époque, on fait mieux depuis et il est facile, avec leurs successeurs de se livrer à cette gymnastique intellectuelle, représentée par le thème et la version, à laquelle les universitaires tiennent tant.

En ce qui concerne plus particulièrement les médecins, c'est presque enfantin de prétendre que l'étude du grec est indispensable pour comprendre un grand nombre de termes, qui en dérivent ou pourraient en dériver encore. — Mais toutes les professions ont leur argot, leurs expressions techniques, et les initiés se familiarisent vite avec leur signification et leur désinence. — Est-ce que les Américains, par exemple, consacrent autant d'années que nous, à l'étude des langues mortes. Cela les empêche-t-il d'avoir des savants de premier ordre, parmi leurs médecins et leurs chirurgiens ?

Si on nous avait appris de préférence l'allemand et l'anglais, notre instruction médicale pourrait être beaucoup plus complète, en raison de la facilité qui en résulterait pour nous d'aller perfectionner notre instruction à Berlin, à Vienne, à Londres, partout où un grand nom surgirait, où une chaire retentissante appellerait les auditeurs. — C'est ce que font les étrangers, qui ont beaucoup plus de don des langues que nous et sont moins routiniers ; ils séjournent au moins quelques mois dans chaque université importante, auprès des spécialistes en vogue et peuvent aborder la clientèle avec un bagage scientifique, beaucoup plus complet, beaucoup plus pratique surtout que celui qu'on peut emporter du boulevard Saint-Germain.

Vous les connaissez, comme moi, la plupart de ces cours ridicules, faits pour ce je ne sais qui, et tellement vastes, tellement prolixes, que la vie d'un homme ne suffirait pas à se les assimiler. — Mais ce n'est pas le baccalauréat qu'il faut seulement transformer, c'est l'université tout entière, avec sa hiérarchie outrancière et son népotisme si funeste aux véritables personnalités. Il faut mettre son vieux bric-à-brac de côté, jeter à bas de leur piédestal tous les pontifes maussades et prétentieux de ce culte démodé, usé, inutile, presque nuisible. L'édifice est vermoulu et il ne devrait plus être nécessaire de se mettre à quatre pattes pour penser ; on devrait être libre de ses opinions, et pouvoir faire prévaloir celles qui représentent un progrès, sans se heurter à l'opposition des petites chapelles, des cénacles d'admiration mutuelle, sans être excommunié par les vieux bonzes rétrogrades, hors desquels